

Le cosmopolitisme à l'épreuve des nationalismes : Ivan Ivanji, *Die Tänzerin und der Krieg* (2002)

Cosmopolitanism versus nationalism : Ivan Ivanji's Die Tänzerin und der Krieg (2002)

Der Kosmopolitismus gegen die nationalistischen Ausbrüche : Ivan Ivanji, Die Tänzerin und der Krieg (2002)

Bernard Bach



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1998>

DOI : 10.4000/germanica.1998

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2012

Pagination : 103-119

ISBN : 9782913857308

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Bernard Bach, « Le cosmopolitisme à l'épreuve des nationalismes : Ivan Ivanji, *Die Tänzerin und der Krieg* (2002) », *Germanica* [En ligne], 51 | 2012, mis en ligne le 14 janvier 2013, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1998> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.1998>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Le cosmopolitisme à l'épreuve des nationalismes : Ivan Ivanji, *Die Tänzerin und der Krieg* (2002)

Cosmopolitanism versus nationalism : Ivan Ivanji's Die Tänzerin und der Krieg (2002)

Der Kosmopolitismus gegen die nationalistischen Ausbrüche : Ivan Ivanji, Die Tänzerin und der Krieg (2002)

Bernard Bach

- 1 Ivan Ivanji est né en 1929 à Zrenjanin, une petite ville du Banat située au nord de Belgrade près de la frontière roumaine où s'entremêlent Serbes, Croates, Hongrois, Roumains et Slovaques. Issu d'une famille juive de médecins, il grandit dans un milieu multiethnique et multilingue, il parle trois langues : l'allemand, le roumain et le serbe. Durant la Seconde Guerre mondiale, il survit aux camps de concentration de Buchenwald et Auschwitz. Après la guerre il poursuit des études de germanistique à l'université de Belgrade. Il sera professeur, journaliste, homme de théâtre, diplomate, écrivain, traducteur, interprète¹.
- 2 Son expérience comme interprète du maréchal Tito et comme diplomate l'a mis en contact avec des hommes politiques de premier plan (Bruno Kreisky, Willy Brandt, Helmut Schmidt, Walter Ulbricht, Erich Honecker...) et lui a permis d'être un témoin direct et engagé des confrontations politiques de l'après-guerre. L'œuvre littéraire multilingue porte les traces des convictions que son auteur s'est forgées au contact de l'histoire. L'homme de lettres a en outre fait œuvre de médiation en traduisant en serbe des œuvres de langue allemande (Günter Grass, Heinrich Böll, Max Frisch, Karl Jaspers) et roumaine (Milo Dor). L'homme politique engagé au parti communiste aux côtés du maréchal Tito a été contraint de quitter le parti et son pays lorsque le nationalisme serbe a fait éclater la fédération de Yougoslavie. Il s'est installé à Vienne. Il vit aujourd'hui entre Vienne et Belgrade, dans une forme d'errance entre deux cultures².

- 3 La biographie d'Ivan Ivanji donne à voir le destin d'un intellectuel engagé dont la vie a été marquée par deux tragédies : celle de l'holocauste et celle de la folie nationaliste³. L'homme a été arraché d'abord à une existence familiale heureuse⁴, puis à une existence politique construite dans la fierté⁵.
- 4 Dans le roman *Die Tänzerin und der Krieg*⁶ (La danseuse et la guerre), paru en 2002, le narrateur fait dire au photographe Peter : «Qu'avons-nous encore à faire en Serbie ? Je suis trop âgé et trop lâche pour combattre tout seul le mal, d'ailleurs tout me dégoûte là-bas, l'opposition tout autant que le pouvoir en place »⁷. Le sentiment d'isolement et d'impuissance éprouvé par Peter dans le contexte compliqué de son pays et son pessimisme sur les perspectives d'avenir sont sans doute partagés par l'auteur. Dans le roman, Ivan Ivanji relate des événements historiques et met en scène des personnages historiques, mais en indiquant que ce récit est un roman, l'auteur invite le lecteur à ne pas lire ce texte comme une biographie ou une autobiographie qui exprimerait une vérité historique, mais comme une fiction, une représentation par laquelle une subjectivité tente de se comprendre, de comprendre et de faire comprendre son monde à ses contemporains. Nous nous interrogerons sur le sens et la fonction de ce récit à la facture tout à fait classique.
- 5 Le roman retrace les grandes étapes de la biographie d'une danseuse serbe, Daria, depuis la Seconde Guerre mondiale jusqu'au présent : éducation dans un orphelinat socialiste (collège communiste) de Belgrade, formation artistique à l'opéra, carrière de ballerine dans la Yougoslavie socialiste, puis à l'étranger, carrière de comédienne, mariage avec un photographe, expérience de la guerre vécue à Belgrade, exil. La vie de la danseuse, celle du photographe, celle du couple sont présentées par un narrateur hétérodiégétique omniscient⁸. Du point de vue de la perspective narrative, Ivan Ivanji se situe donc dans la ligne de la tradition classique et réaliste. Le choix d'une narration hétérodiégétique passant par le narrateur permet au fond à l'auteur d'exprimer ses doutes, ses contradictions, ses hésitations, dans un contexte ethnique, politique, culturel complexe et de dessiner à travers le déroulement des événements des chemins qui vont de l'inconscience à la prise de conscience, de l'identification au système à l'émancipation, de la soumission à la résistance, de l'enracinement dans la « Heimat » à l'errance assumée.
- 6 On s'interrogera d'abord sur l'identité complexe d'une artiste qui grandit et se forme dans la Yougoslavie titiste. Le récit donne à voir à travers la naissance et le développement d'une carrière artistique nationale, puis internationale, comment se construit, dans une tension entre désirs personnels et injonctions du système, une identité hybride dans un contexte ethnique, politique, culturel complexe et comment l'intégration de la dimension d'altérité conduit finalement à l'émancipation, la résistance et l'engagement humanitaire.
- 7 On s'interrogera ensuite sur la manière dont le personnage central vit l'enchaînement infernal qui fait passer de cette institution civilisationnelle du bon voisinage qu'est le « komsiluk » au crime intime, au fait que le voisin d'hier se transforme en assassin d'aujourd'hui⁹. Le narrateur donne à voir une artiste démunie devant le déchaînement de haine nationaliste et de violence ethnique, qui ne comprend pas pourquoi le rêve titiste de fraternité et d'unité auquel elle a cru s'est effondré et qui peine à trouver une réponse.
- 8 On examinera enfin la réponse qu'apporte le couple Daria-Peter à la situation de conflit armé de leur patrie et « Heimat ». Quand les bombes se mettent à pleuvoir sur Belgrade,

le couple prend le chemin inverse de celui des réfugiés, il tient à être présent à Belgrade comme si cette présence pouvait conjurer les bombardements, comme si la danse et la photographie pouvaient changer le cours des événements militaires, politiques. Quel sens revêtent leur présence à Belgrade et leur engagement auprès des victimes ? Que restera-t-il de leur « Heimat » ?

Naissance d'une carrière artistique dans la Yougoslavie titiste

- 9 Dans le premier chapitre intitulé « Prélude », le narrateur montre comment plusieurs figures de l'histoire familiale ont contribué à forger l'identité de la danseuse Daria. Au début du récit, Daria, devenue une vieille femme, s'interroge sur ses origines. On est en présence d'une relecture de vie et l'on comprend assez vite la visée identitaire qui sous-tend la fascination de la vieille dame pour la figure de l'arrière-grand-mère, Leopoldine, une juive autrichienne de langue allemande. Cette figure singulière a la particularité d'avoir quitté un univers linguistique, culturel, pour un autre, par amour pour un homme. À la fin du XIX^e siècle, elle a quitté Vienne pour s'installer à Belgrade (TK 9). Dans ce nouvel univers elle est cependant restée un élément étranger sinon étrange. Le narrateur souligne que la condition de juif et de germanophone apparaît dans l'univers culturel de Belgrade comme un élément « terriblement étranger et de ce fait inquiétant »¹⁰. Léopoldine se distingue des femmes serbes par son apparence extérieure, elle a des cheveux roux et des taches de rousseur sur le visage (TK10), par sa tenue vestimentaire, elle affecte de porter des vêtements roses (TK 12), ce qui est source de scandale, par la langue, elle n'a jamais vraiment appris la langue serbe (TK 10). Léopoldine apparaît d'une certaine façon comme une femme décalée, non conformiste, voire rebelle. La dimension d'étrangeté, l'élément d'altérité, se traduit aussi dans la manière dont Leopoldine est perçue par les Belgradois, elle est une « svabica », mais précision intéressante du narrateur, elle est pour la communauté « notre svabica » (TK 10), ce qui dénote une forme d'intégration dans la communauté, du moins une acceptation de la dimension d'altérité. Daria s'identifie à cette figure de l'arrière-grand-mère, elle se reconnaît des traits communs avec l'aïeule, dont celui du caractère rebelle. Et de fait, dans le récit de sa vie elle est montrée souvent en décalage avec son entourage, sa famille, son milieu professionnel, ce qu'elle met en relation avec ses aïeux (TK 13, 14). En somme, en relisant sa vie, Daria s'interroge sur son identité et tente de répondre en se tournant vers ses origines. La plongée dans l'histoire familiale donne à voir une lignée façonnée par une forme de brassage culturel, linguistique, religieux, avec tout ce que cela comporte de rivalités, de tensions, de rancœur, mais aussi d'altérité acceptée. Daria découvre qu'elle réunit en elle une multiplicité de particularités culturelles, qui sont le résultat d'une histoire familiale, elle sait que son identité est plurielle. La danseuse Daria se situe consciemment dans cette tradition, elle est enracinée dans cette lignée, elle a fait de l'aïeule une figure d'identification qui a inspiré sa propre manière de se tenir dans l'existence. Cette identité hybride tout particulièrement l'a prémunie des certitudes calamiteuses, mais elle a aussi été source d'hésitations, d'indécision, de solitude.
- 10 L'autre figure qui vient au souvenir de la vieille dame qui s'interroge sur son parcours de vie, est celle du père. Il est à la fois la figure de l'héroïsme (TK 11, 17, 19, 21) dont la mémoire accompagnera, guidera, dictera la trajectoire artistique de Daria¹¹, mais aussi

une figure contestée dans la famille, les uns reconnaissent en lui le héros, les autres « l'homme impossible » (TK 17), hors norme, celui qui a refusé la perspective d'une vie matérielle confortable et d'une existence bourgeoise respectée pour l'engagement révolutionnaire aux côtés de la classe ouvrière contre l'état et le pouvoir royal (TK 19, 21). À sa manière le père est un élément étranger dans la famille. La mémoire entretenue d'un père engagé dans le Parti Communiste, puis dans la guerre des partisans aux côtés de Tito et mort en Bosnie peu avant la fin de la guerre (TK 18), détermine en grande partie le destin personnel et professionnel de Daria. En tant qu'orpheline de guerre, la petite fille connaîtra le régime privilégié des « collègues communistes » (TK 38) où elle bénéficiera de « la meilleure éducation socialiste » (TK 39) et apprendra à se soumettre à la « critique et à l'autocritique » (TK 39). Le narrateur attribue à la vieille dame un regard distancié et critique sur cette période de sa vie. Plus que la représentation idéologique d'un père admiré (TK 22), c'est la joie de vivre d'un homme solide et chaleureux, avec un côté un peu bohème et un peu dandy (TK 20-21), et le sentiment de sécurité éprouvé par l'enfant dans ses bras (TK 18), qui semblent avoir laissé une empreinte forte et définitive dans la mémoire de Daria. La vieille dame s'interroge sur la vérité de cette figure paternelle tutélaire (TK 76) mais énigmatique (TK 21) dont elle n'est pas parvenue à se libérer. En témoigne la résurgence régulière du souvenir de ce père. À la sortie d'une audition au théâtre de Zagreb, Daria, qui est maintenant une danseuse reconnue, aperçoit au loin le mont Igman, situé à l'ouest de Sarajevo, elle se souvient aussitôt de cette expédition des partisans conduite par son père (TK 106) durant l'hiver 1942, et qui dans l'après-guerre prend un caractère légendaire¹². Quand durant la guerre de Yougoslavie, la danseuse Daria rejoint Sarajevo avec un convoi humanitaire (TK 183-184) qui doit passer par le mont Igman, c'est encore l'image du père qui s'impose à son esprit, elle s'imagine alors être l'actrice d'un film sur la guerre des partisans.

- 11 Bien que le regard de la vieille dame sur le père soit un regard distancié, il demeure jusqu'au bout en elle une fascination pour la figure du héros. À la dernière page du roman, c'est encore « Krassnij Flot », le chant russe préféré de son père, qui lui vient à l'esprit et qu'elle chantonne (TK 287). Cela laisse entrevoir de quel poids a pesé par l'identification à la figure du père l'idéologie socialiste du titisme dans la construction de son identité comme de son parcours personnel et professionnel.
- 12 Daria a 7 ans quand disparaît son père, ses années de formation dans l'après-guerre coïncident avec la construction du socialisme dans sa version titiste. De l'orphelinat (TK 267), elle passe à l'académie nationale de musique de Belgrade. La jeune fille découvre la réalité des classes sociales (TK 40). Les débuts de Daria sont présentés par le narrateur comme un chemin difficile, semé d'obstacles : travail astreignant à l'école de danse, sous la direction de Madame Nina, une danseuse russe extrêmement exigeante (TK 44), régime alimentaire strict (TK 55), difficultés scolaires (TK 43) qui conduisent à une réorientation vers une section de techniciens du textile au nom de l'édification du socialisme (TK 43). Daria, la rebelle, résiste, s'enfuit de l'établissement, doit affronter sa famille qui défend, elle aussi, l'idéal collectif du socialisme contre les « petits intérêts personnels » (TK 43). Elle sera sauvée d'une morne existence de travailleuse du textile par Madame Nina. Cette ancienne danseuse russe est présentée comme la figure de proue d'un socialisme combattant, inventif, ouvert à l'art, elle semble disposer d'un réseau d'influence puissant dans l'élite communiste en train d'établir son pouvoir, elle est convaincue de la nécessité de l'art dans le développement du socialisme (TK 44).

Madame Nina accompagnera la carrière artistique de Daria, elle sera sa conseillère avisée (TK 58) et sa protectrice.

- 13 Le narrateur s'amuse de la vision naïve de la jeune Daria qui identifie son rêve personnel d'enfant avec l'utopie communiste (TK 44). Il souligne sa propension à idéaliser sa jeunesse dans l'après-guerre¹³. De fait, l'évolution de la carrière de Daria, ses choix, s'opèrent dans le cadre de l'édification du socialisme et avec l'appui de militants communistes influents (TK 57-58). Le narrateur montre comment Daria, confrontée aux évolutions idéologiques, politiques, culturelles du régime titiste dans le cadre de la guerre froide (TK 83), oscille entre fidélité à l'idéologie communiste reçue dans sa jeunesse et ouverture aux influences nouvelles venues de l'occident : elle continue de fréquenter la maison de la culture soviétique et à préférer les films russes aux films américains (TK 82). Le narrateur semble lui donner raison, lui qui constate avec un certain regret que la réception du *Bal des Sirènes* (*Bathing Beauty*) de George Sidney a marqué « un tournant moral » pour la Yougoslavie de l'après-guerre (TK 82) et que la censure cinématographique n'a guère résisté à l'attrait de l'argent (TK 81). Daria semble en réalité avoir intégré, sans esprit critique, l'idéologie communiste qui a constitué le cadre de sa formation et a protégé sa carrière de danseuse. Le narrateur laisse entendre qu'elle apparaît plus préoccupée par ses performances artistiques et l'évolution de la carrière que par les événements politiques, notamment les dérives du régime titiste (TK 72). La jeune Daria souffre manifestement d'une forme de cécité politique.
- 14 D'ailleurs ni le principe de l'idéal communiste, ni le rêve de danseuse étoile ne résistent longtemps aux attraits de la mode (TK 84), aux rythmes de jazz (TK 83), aux opportunités financièrement prometteuses, il y a de l'opportunisme dans les choix professionnels de Daria : elle est engagée dans des films de coproduction internationale (TK 67, 127), elle prête son image pour de la publicité (TK 88), elle gagne de l'argent (TK 127), elle figure souriante et en tenue légère sur toutes les affiches à Belgrade (TK 120), elle est enviée, elle est une star (TK 120-121), les propositions affluent (TK 121), elle rêve d'une carrière internationale (TK 126) comme nombre de ses camarades de travail. Elle a d'une certaine manière trahi son rêve d'enfance au profit de la célébrité médiatique. Même les scrupules de la famille et le souvenir de son père (TK 88, 120) s'estompent devant la fierté de la réussite, la reconnaissance du public et l'amélioration des conditions matérielles (TK 111). Sa carrière internationale commencera en Allemagne (TK 145 Dreispartentheater de Oberhausen) et se poursuivra aux États-Unis (TK 152-153). Mais la carrière internationale de Daria se révèle décevante, elle ne parvient pas à s'adapter aux mœurs et mondanités américaines (TK 155), elle s'est trop dispersée dans ses choix professionnels antérieurs (TK 158), à 35 ans sa carrière semble dans l'impasse (TK 158).
- 15 En somme, cette carrière en dents de scie faite d'hésitations, de choix à courts termes, d'opportunités non saisies, de regrets, de refus de prises de risques est à l'image de cette personnalité à l'identité multiple, tiraillée entre des injonctions contradictoires héritées d'une famille complexe, d'une histoire compliquée et d'une idéologie pesante. Le narrateur rappelle régulièrement chez Daria le sentiment de solitude (TK 107, 145, 166) d'insatisfaction (TK 102, 103), l'état de désespérance (TK 72), l'incapacité à prendre une décision (TK 102-107), la crainte de prendre un risque (TK 126). Il décrit une danseuse en proie aux insomnies (TK 103, 131, 145, 148), à l'angoisse (TK 128, 155, 180) qu'elle noie dans l'alcool (TK 142, 155-156). Il souligne sa crainte de la proximité

masculine (TK 146, 159). Daria conserve en elle une fragilité héritée tant de son contexte familial que de l'histoire : elle a été séparée trop tôt de son père et de sa mère (morte de tuberculose TK 25), elle a vu mourir trop de personnes aimées durant son enfance. Elle a la fragilité d'une orpheline qui se sent estropiée par la vie¹⁴ et qui manque de la confiance nécessaire pour s'imposer dans le rude combat de la vie.

- 16 Daria, la fille d'un héros de guerre, a grandi sous la protection du régime titiste, elle a trouvé dans le cadre sévère de l'idéologie communiste un appui qui lui a permis de réaliser son rêve de danseuse, mais elle n'est pas parvenue à aller jusqu'au bout de son rêve. Elle s'est émancipée non sans hésitation et déchirements intérieurs de l'idéologie communiste, mais trop tard pour faire les bons choix professionnels et s'imposer sur la scène internationale. Sa trajectoire professionnelle en demi-teintes révèle comme une impuissance à se réaliser pleinement, lestée qu'elle est par une réalité familiale, ethnique, politique, historique tragiquement complexe. Daria donne à voir un destin personnel contrarié par le fardeau pesant d'une histoire compliquée. Le rêve de partager le langage universel de la danse, de bénéficier de la reconnaissance par-delà les cultures se brise contre les résistances psychologiques, idéologiques, culturelles dont Daria prend progressivement conscience mais dont elle ne parvient pas à se libérer totalement. Sa carrière de danseuse s'arrêtera à 35 ans. Elle entamera alors une seconde carrière de professeur de danse qui sera, à son tour, remise en question par le déchaînement de haine nationaliste et de violence ethnique.

L'effondrement du rêve titiste de la fraternité et de l'unité

- 17 Daria est une Serbe qui a grandi et vécu à Belgrade. Dans le premier tiers du roman où est décrite sa formation à l'académie nationale de musique de Belgrade, sont évoquées aussi ses camarades d'école. Elles sont significativement toutes affublées d'un surnom qui indique un trait dominant de leur personnalité (TK 89), Daria est surnommée le kangourou. Les traits distinctifs sont d'ordre professionnel. Mais le lecteur n'apprend quasiment rien sur l'origine ethnique des camarades qui ne sont pas toutes des Serbes, le narrateur ne juge pas utile de donner des précisions sur l'ethnicité, signe qu'elle ne pose pas de problème particulier à Belgrade. Daria elle-même baigne dans un contexte familial de grande admiration des partisans, rien n'indique une sensibilité particulière aux différences ethniques. L'élément de reconnaissance de l'autre n'est pas l'appartenance ethnique, mais l'appartenance politique, qui se traduit notamment dans le fait de s'adresser à l'autre en l'appelant « camarade » (TK 44, 163).
- 18 Daria est confrontée à la réalité des tensions ethniques à l'occasion d'une tournée estivale en province avec la troupe du théâtre de Belgrade. Elle prend alors vraiment conscience de la réalité multiethnique et multiculturelle de la Yougoslavie avec ses vicissitudes : à Kragujevac elle apprend une des réalités terribles de la Seconde Guerre mondiale qui a marqué son ethnie : l'exécution par les Allemands de milliers de Serbes lors d'une action punitive (TK 93), elle voit ces femmes qui continuent de porter le deuil tant d'année plus tard (TK 93), cela la bouleverse. Daria découvre les conditions de vie misérables de la province (TK 94). Au Kosovo, elle côtoie un autre univers culturel et religieux¹⁵ : la pauvreté, les mosquées, les femmes voilées (TK 95). Dans une église orthodoxe, la fille du héros communiste allume un cierge pour le salut de l'âme de ses parents (TK 96). La rencontre avec un jeune artiste albanais fait éclater au grand jour

les tensions ethniques (TK 97) entre Albanais et Serbes, tensions fondées en grande partie sur les inégalités sociales et l'exploitation des Albanais. Daria est surprise par la réaction violente de l'Albanais¹⁶, mais elle n'entre pas dans la confrontation ethnique, elle répond à la sollicitation de l'homme qui lui offrira un magnifique souvenir (TK 98), une manière, pour lui aussi, d'opposer un démenti aux préjugés ethniques. L'étape en Macédoine laisse entrevoir les relations compliquées avec la Grèce (TK 100). Daria commence à s'interroger sur son identité¹⁷, mais elle veut continuer à croire que toutes ces provinces font partie de sa patrie, (TK 100), elle ne doute pas de la réalité de la Yougoslavie. Le dialogue entre la troupe et des sculpteurs albanais offre une autre occasion de mettre en lumière les préjugés ethniques entre Albanais et Hongrois (TK 101). Le narrateur prend soin de souligner que pour la première fois Daria est saisie de crainte devant la défiance que suscite la différence d'appartenance ethnique¹⁸. La découverte de la réalité multiethnique et multiculturelle de la Yougoslavie se poursuit à l'occasion d'auditions à Zagreb, Sarajevo et Skopje. À Zagreb, Daria découvre la haine des Serbes par une remarque fort désobligeante de sa logeuse, elle se sent blessée (TK 104). L'accueil au théâtre national de Zagreb est froid et distant, Daria comprend immédiatement qu'en milieu croate elle se heurte à un mur (TK 105) et qu'elle ne parviendra pas à s'imposer. À Sarajevo et à Skopje, Daria se sent plus à l'aise, elle s'étonne et se réjouit de l'accueil chaleureux et de l'atmosphère conviviale (TK 105), elle note qu'à Sarajevo la manière de remercier est la même qu'à Belgrade et que l'accueil est conforme aux coutumes de Bosnie (TK 105). Sa candidature est retenue à Sarajevo comme à Skopje, seul inconvénient significatif, la rémunération est très faible (TK 107). Lors d'un tournage à Portoroz, un incident opposant Daria à un serveur slovène à l'hôtel souligne cette fois-ci les tensions entre slovènes et serbes (TK 129)¹⁹. Daria a insulté le serveur en le traitant injustement d'oustachi²⁰, parce que, selon elle, il traitait mieux les étrangers (les Allemands) que les autochtones. Ce qui déclenche l'insulte chez Daria, ce n'est pas l'appartenance ethnique supposée du serveur, mais le traitement injuste dont elle se sent victime de la part du serveur (TK 129). Le fait que le serveur, qui se révèle être un ancien partisan, poursuive Daria en justice et qu'elle soit condamnée à lui verser un dédommagement donne une indication du niveau élevé de tension ethnique (TK 130).

- 19 À aucun moment du roman *Daria* n'affiche une quelconque haine ethnique. Ce que lui donne à entendre son entourage familial, c'est qu'elle doit être fière d'être Belgradoise (TK 109) et serbe²¹. Elle-même met davantage en avant son identité artistique que son identité ethnique (TK 160). Poussée dans ses retranchements par sa famille, elle déclare afficher son identité nationale qui, selon elle, est respectée à l'étranger (TK 160). Daria partage la position de non-alignement du régime titiste, elle est fière de cette résistance par rapport à l'Union Soviétique (TK 162) et elle sait que cette option vaut à son pays le respect sur la scène internationale²². Daria a, par ailleurs, fait sienne l'idéologie titiste du *bratstvo* et *jedinstvo* (fraternité et unité)²³ qui dans les faits masque la réalité politique de la coexistence d'ethnies différentes sur un même territoire (TK 160). Belgrade est sa ville natale (TK 161), elle se sent attachée à ce lieu, mais elle considère que sa patrie, c'est la Yougoslavie et non la Serbie, dont elle ne connaît même pas les limites précises (TK 160). Elle croit bien connaître la Yougoslavie pour l'avoir traversée de long en large et s'être arrêtée dans de multiples lieux pour donner des spectacles (TK 161). La confrontation concrète avec la réalité multiethnique de la Yougoslavie finit quand même par jeter le doute dans son esprit (TK 161). Daria a non seulement intégré l'idéologie titiste, mais elle est issue d'une famille multiethnique qui

pratique largement le « komsiluk »²⁴, ces bonnes relations entre voisins appartenant à des communautés différentes. Elle se souvient des fêtes religieuses et laïques célébrées avec la famille élargie et les voisins (TK 162). Ce sont ces moments de convivialité chaleureuse et de joie partagée qui lui feront le plus défaut dans sa carrière professionnelle (TK 145) et dont elle gardera la nostalgie. En somme chez elle, les notions de patrie et de « Heimat » sont fortement connotées par cette expérience du milieu familial. Daria a une vision idéalisée de la Yougoslavie. Quand après la mort de Tito les tensions se durcissent, elle ne semble pas prendre la mesure de la gravité de la situation, il y a en elle une sorte d'insouciance, voire d'incrédulité largement partagée par son cercle d'amis (TK 174), la prise de conscience de la réalité se fait dans la douleur.

- 20 Et pourtant Daria n'ignore pas les dérives du régime titiste : embourgeoisement rapide des partisans (TK 56), naissance des castes (TK 62, 86) création des clubs avec leurs privilèges (TK 65), développement de la corruption (TK 65), frivolité de la vie mondaine (TK 66), confusion entre le monde politique et le monde du spectacle (TK 68-69), mise en place d'un système de délation (TK 75-76). Le narrateur laisse entendre que la critique acerbe du système titiste par Milovan Djilas laisse Daria complètement indifférente (TK 72), ce qui révèle chez elle un aveuglement à l'égard des classes dirigeantes.
- 21 Après la mort du maréchal Tito en 1980, la parole contenue se libère et les dogmes titistes s'effondrent rapidement²⁵. Daria doit réviser les leçons d'histoire de sa jeunesse : les « tchetniks » sont déclarés libérateurs des Serbes²⁶ et Tito est présenté comme un dévoreur de Serbes (« Serbenfresser »). La famille de Daria soutient Milosevic, elle voit en lui le nouveau Tito (TK 169). Le neveu Novak devient ministre (TK 171). Le narrateur le présente sous un aspect assez négatif, le décrivant comme un fanfaron et soulignant notamment sa pratique du clientélisme politique (TK 171) et son instrumentalisation de la religion orthodoxe (TK 172). Contrairement à Peter, son mari, Daria n'exprime pas de prise de position politique, elle ne s'oppose d'ailleurs jamais à son neveu Novak, comme si elle craignait le conflit dans la famille. Elle semble assister sans voix à l'enclenchement des spirales de la peur, de la désinformation, de la haine et de la violence (TK 170, 174-175). Elle perçoit bien le durcissement des tensions, la haine dont les Serbes sont l'objet, dans ses déplacements elle juge même plus prudent de parler l'allemand (TK 174), elle craint d'être elle-même lynchée (TK 175). Mais cette réalité terrifiante ne conduit pas au-delà d'une interrogation naïve sur le déclenchement de haine que Daria perçoit comme une haine envers les Serbes (TK 174), elle donne le sentiment d'être un peu en dehors de la réalité, la seule chose qui semble lui importer, ce sont ses exercices quotidiens (TK 175), la danse. Son incompréhension du déchaînement nationaliste semble être la même que celle de l'adolescente qui dans la cave de Belgrade se demande naïvement pourquoi les avions bombardent les populations serbes et non Milosevic (TK 224).

La résistance désespérée d'un couple face aux démons du nationalisme

- 22 Le passage du bon voisinage au crime et la désintégration de la Yougoslavie ne sont pas présentés prioritairement sous l'angle des conflits de partis, de l'affrontement des armées, des nettoyages ethniques, des revendications territoriales, du jeu diplomatique

international, mais par le truchement des subjectivités, par les effets des dégâts collatéraux des bombardements (TK 232, 233, 236, 237, 251), par les souffrances et les privations des victimes (TK 220-221, 255, 265), par les multiples manipulations des informations (TK 195, 203, 222, 228, 238), par le témoignage d'un photographe. Dans le récit de la guerre de Yougoslavie, c'est le point de vue « d'en bas » qui prédomine, celui des gens sans pouvoir qui sont loin des acteurs politiques et qui apparaissent en fait comme les victimes d'enjeux qui les dépassent. Bien que le couple Daria-Peter soit opposé au régime de Milosevic, il ne peut s'empêcher de se sentir solidaire du peuple serbe (TK 232). Cette contradiction, assumée comme telle par le couple, révèle toute la complexité inextricable des enchevêtrements familiaux, ethniques, religieux, communautaires, politiques, idéologiques de la Yougoslavie et toute la difficulté à affirmer un engagement politique clair, cohérent et ferme qui articule mitoyenneté, citoyenneté et ethnicité. Daria ne parvient ni à se libérer du dogme titiste de « fraternité et unité », ni à oublier le « komsiluk » de son enfance, mais le déchaînement de haine et de violence et l'éclatement de la guerre montrent que ni l'un ni l'autre n'ont eu la capacité de résister au nationalisme et de susciter une mobilisation politique citoyenne.

- 23 Pour Daria la « Heimat » c'est d'abord et avant tout le cercle de la famille élargie et des amies, l'idéal de « fraternité et d'unité » réellement expérimenté par l'orpheline dans le contexte de la construction du socialisme titiste. La « Heimat », c'est la ville de Belgrade, capitale de la Yougoslavie. C'est dans cette ville que Daria se sent enracinée (TK 171), dans l'une des plus anciennes cités d'Europe qui a connu une histoire millénaire mouvementée, elle a été romaine, byzantine, hongroise, bulgare, serbe, ottomane... Daria voit dans la forteresse de Kalemegdan le symbole de cette histoire millénaire qui a fait de Belgrade une ville multiethnique et multiculturelle (TK 268). Elle en a hérité un esprit cosmopolite qui a intégré le mélange de plusieurs identités et a trouvé dans l'idéal titiste de « fraternité et unité » une manière d'être citoyen du monde au-delà des nations. C'est là sous le ciel belgradois, avec ses colorations violettes sans équivalent nulle part ailleurs (TK 269), qu'elle se sent chez elle, dans sa « Heimat ». C'est ce ciel si particulier qu'elle cherche partout dans le monde. À la fin du roman, en villégiature à Altaussee en Autriche, Daria cherche encore le ciel de Belgrade et reconnaît qu'elle ne peut pas se sentir chez elle en Autriche (TK 285). La guerre de Yougoslavie a conduit le couple Daria-Peter à s'exiler à Vienne (TK 170), paradoxalement une sorte de retour aux sources pour Daria. La « Heimat » lui paraît définitivement perdue (TK 285), il reste la nostalgie du ciel de Belgrade et l'errance entre Vienne et Belgrade. Daria est saisie par la désespérance, c'est Peter qui l'aidera à retrouver une contenance assurée.
- 24 Lui, veut croire qu'il est possible d'avoir deux chez soi, de vivre heureux dans deux univers culturels, donc d'être doublement heureux²⁷. Il a grandi à Novi Sad près de la frontière hongroise, dans une ville qui, elle aussi, a été romaine, byzantine, hongroise, ottomane, serbe, austro-hongroise. Au cours de son histoire, elle est devenue un important centre culturel et politique. Au XIX^e siècle chrétiens orthodoxes, catholiques, protestants, juifs, chrétiens arméniens y cohabitent. Au XX^e siècle la ville offre l'image d'un mélange ethnique, linguistique, religieux, culturel tout à fait étonnant : Serbes, Slovaques, Ruthènes, Allemands, Croates, Hongrois, Juifs, Russes, Slovènes y vivent en harmonie (TK 220). C'est de cet esprit cosmopolite que Peter est, lui aussi, imprégné, sa « Heimat » est, elle aussi, plurielle.

- 25 Les deux personnages principaux du roman ont en commun d'avoir grandi dans une « Heimat » multiethnique, multilingue, multiculturelle et d'avoir développé naturellement un esprit cosmopolite. Ils sont les représentants d'un monde habitué à pratiquer la très vieille institution civilisationnelle du kumsiluk. Le déchaînement de haine nationaliste et de violence ethnique après l'effondrement du système titiste détruit cette « Heimat » cosmopolite, les contraint à l'exil et les jette dans l'errance.
- 26 Daria est danseuse, Peter est photographe, tous deux pratiquent un art, elle celui du mouvement qu'elle identifie à la vie même (TK 213, 283, 287), lui celui de l'instantané qui veut se faire éternité (TK 283) mais qui est aussi vie (TK 287). L'héritage reçu de la « Heimat » n'a pas résisté aux démons du nationalisme, l'art se révèle impuissant à changer la réalité. Chez Daria prévalent d'abord l'incrédulité, l'incompréhension de la situation et la tentation de la fuite (TK 206, 214). À Belgrade durant la guerre, elle fait un rêve au cours duquel elle se voit projetée dans le ciel pour une chorégraphie fantastique avec les planètes et les étoiles, elle s'imagine grande ordonnatrice (TK 214-216) de ce spectacle grandiose. Le rêve exprime le désir de s'affranchir de l'atmosphère oppressante et angoissante de la guerre et de s'élever, dans une sorte de sentiment de toute-puissance, vers l'immensité de tous les possibles. Significativement la tenue qu'a revêtue Daria est de la même couleur rose (TK 216) que celle que portait son arrière-grand-mère dans son souvenir (TK 12). Cette couleur rose revient comme un leitmotiv dans le roman, signe que Daria veut s'inscrire dans la ligne non conformiste et rebelle de son arrière-grand-mère. Elle ne peut se résigner à la réalité de la haine et de la violence. Elle prend conscience que la puissance du rêve est la puissance même de la vie (TK 216). Même sous les bombes elle voudra faire perdurer le rêve.
- 27 Sans illusion sur l'utilité de leur engagement (TK 179, 180, 209), conscients de leur impuissance en tant qu'individus (TK 171) et en proie au doute et à la désespérance (TK 180), Daria et Peter n'en considèrent pas moins qu'ils ont un devoir de résistance que Peter nomme « seine Lebensaufgabe » (TK 179). Cette résistance prend la triple forme de l'affirmation de la vie en dépit de la mort, de la solidarité active avec les victimes de toutes les ethnies et de l'appel à la conscience universelle par le témoignage. Le narrateur souligne que durant la guerre les Belgradois sortent la nuit pour faire la fête sur les ponts de la Save et braver ainsi les avions américains, en signe de provocation ils portent une cible sur leur tee-shirts avec l'inscription « target » (TK 209). Daria envisage de défier les bombardiers en créant une chorégraphie sur un pont de la Save, elle nomme cela « danser par défi » (TK 209 Ballett aus Trotz. Trotzballer). Au plus fort des bombardements sur Belgrade, Daria continue de faire ses courses, de préparer une cuisine raffinée, de faire ses exercices d'assouplissement, d'écouter la musique de Chopin comme pour apporter la preuve que la guerre ne peut rien changer au cours normal de la vie (TK 250). Continuer de mener une vie absolument normale devient une manière d'espérer dans la désespérance ambiante (TK 180). La solidarité avec les victimes revêt une double forme : Daria, la Serbe, accepte de participer à une action humanitaire en Bosnie pour venir en aide aux victimes bosniaques (TK 180-181), cela la mène par le tunnel de Butmir (TK 184) à Sarajevo encerclée par les Serbes qui terrorisent les habitants, elle est directement confrontée avec toute l'horreur de la guerre. Quand Belgrade est sous les bombes le couple Daria-Peter prend le chemin inverse de celui des réfugiés qui fuient les bombardements, ils se rendent immédiatement à Belgrade par solidarité avec les Belgradois (TK 196, 229). À Belgrade,

Daria organise des cours de danse sur le toit d'un garage (TK 239-240), plus d'une centaine de jeunes y participent (TK 241), pour conjurer l'angoisse et le vide qui est leur lot quotidien (TK 239). Il se crée autour de ces cours de danse une fraternité et une unité chaleureuse (TK 240), Daria retrouve ainsi l'atmosphère conviviale de sa jeunesse, il est révélateur qu'elle appelle les participants « ses enfants » (TK 239) comme cela se faisait autrefois à l'école de danse. Pour la première fois dans sa vie, Daria a le sentiment d'être utile (TK 241). Peter prend des photos, à l'une d'elle il donne le titre significatif « la danseuse et la guerre » (TK 240), qui est devenu le titre du roman. Ce titre paradoxal résonne comme un défi et une espérance : défi de la vie à la mort, espérance par-delà la situation sans issue que représente la guerre. Il résume le choix assumé par Daria et Peter d'être présent au cœur du conflit au risque de leur vie : c'est la résistance à mains nues face à la violence armée, résistance de l'art face à la barbarie, affirmation de l'humanité face à l'inhumain, appel à la conscience éthique universelle par le témoignage.

- 28 Pour Peter, la présence à Belgrade revêt avant tout une dimension de témoignage (TK 178, 179 *Wir sind Zeugen*), elle redonne sens à sa vie et à son travail (TK 177). Il a comme une obsession de fixer sur la pellicule tout ce qui peut contribuer à exprimer la vérité de la guerre : les réfugiés hagards (TK 197), les massacres (TK 179), la terreur des habitants dans les caves pendant les bombardements (TK 203), les avions abattus (TK 207), les immeubles en feu (TK 233), les ponts détruits (TK 219, 222) les corps déchiquetés (TK 236, 238). Mais en fin de compte Peter doit confesser que la vérité de la guerre reste indicible (TK 221, 261), qu'aucune photo ne peut rendre compte de l'horreur de la barbarie. Mais cela n'empêche pas Peter de porter ses photos à la connaissance du monde, il ne se dispense pas de témoigner, ni d'interpeller les consciences.
- 29 Daria et Peter ont certes perdu leur « Heimat » au sens où ils ont été contraints à l'exil et à l'errance, mais par leur solidarité, leur engagement et leur témoignage, en somme leur choix éthique, ils ont su, en dépit des hésitations, des doutes, des tourments, apporter à leur niveau cette réponse altruiste qui est le signe qu'en eux la si fragile humanité a été préservée et continue d'interpeller les consciences. S'ils n'ont pas hurlé avec les loups, c'est qu'ils ont su, au milieu des déchaînements de haine nationaliste et de violence ethnique, garder intacte en eux cette relation bienveillante envers autrui qui ne peut résulter que de la présence à soi, de la fidélité à soi, de l'obligation d'accorder ses actes avec les convictions profondes forgées à travers leur histoire complexe. Au fond cela signifie qu'ils sont restés fidèles à cette « Heimat » perdue extérieurement, qu'ils l'ont intériorisée et qu'elle continue à être vivante et active à travers eux.
- 30 Avec ce roman *Die Tänzerin und der Krieg* écrit en allemand, Ivan Ivanji fait d'une certaine manière aussi œuvre de médiation. Il cherche à travers une fiction, qui lui permet toutes les libertés et toutes les nuances, à exprimer sa compréhension bienveillante de la construction de la Yougoslavie titiste, à apporter sa vision fine de la complexité ethnique, religieuse, culturelle, politique de cet État d'Europe du Sud-Est et à dessiner, au-delà de la résignation et du sentiment d'impuissance, un chemin de résistance aux démons des nationalismes. Ivan Ivanji, qui a été un compagnon de route du maréchal Tito, jette un regard sans complaisance sur le titisme : à travers la description de la carrière de Daria il en démasque les dérives, les trahisons, les illusions. Le chemin qui conduit Daria de l'inconscience à la prise de conscience, de

l'identification au système à la résistance par l'engagement éthique, de l'enracinement dans une « Heimat » idéalisée à l'errance assumée est aussi pour une part celui de l'auteur Ivan Ivanji. L'esprit cosmopolite de Daria et de Peter est sans aucun doute l'élément le plus personnel que l'auteur a fait entrer dans la fiction. Il est permis de supposer que l'auteur a partagé l'idéal de fraternité et d'unité de Tito, mais la manière dont le narrateur s'amuse de la naïveté politique de Daria peut aussi s'interpréter comme une forme d'autodérision. L'attitude très critique envers le régime de Milosevic prêtée à Peter et le portrait très négatif du neveu Novak ne laissent guère de doute sur la position de l'auteur sur le nationalisme serbe. Le choix du couple Daria-Peter de rester à Belgrade quand éclate la guerre du Kosovo est un choix éthique que ne renierait pas l'auteur, du moins ce choix est-il assumé par lui à travers l'écriture. Enfin l'auteur Ivan Ivanji partage le même destin d'exil que Daria et Peter. À travers une fiction de facture tout à fait classique Ivan Ivanji donne non seulement sa lecture de l'histoire tragique de son pays, mais suggère aussi une lecture de sa propre évolution qui le conduit à porter un regard distancié, mais non dénué de nostalgie, sur la Yougoslavie titiste et à jeter un regard sévère, sans concession, sur les nationalismes et les haines ethniques. Il s'affirme ainsi comme cet esprit cosmopolite fidèle à ses origines multiethniques, multilingues et multiculturelles qui a su trouver dans son expérience de vie tragique cet équilibre intérieur qui le rend capable de discerner le mal comme tel et d'agir en conséquence et de se poser comme une conscience libre et bienveillante.

NOTES

1. Johanna Jiranek: Leben zeichnen oder tanzen. Biografische Narrationen der postjugoslawischen Exilliteratur in Dragan Velikics "Der Zeichner des Meridian" und Ivan Ivanjis „Die Tänzerin und der Krieg“ in: textfeld_suedost. Literaturkritische, kulturwissenschaftliche und literarische Beiträge zu und aus Südosteuropa http://www.kakanien.ac.at/eRoom/textfeld_suedost/files/Kulturwissenschaft/Serbien/Exilliteratur, consulté le 03 09 2012, p. 1-3.
2. Peter Lachnit : Keine Heimkehr nach Groß-B. Porträt des Schriftstellers Ivan Ivanji in : <http://oe1.orf.at/artikel/213696>, consulté le 14 09 2012. Voir aussi <http://archives.arte.tv/societe/jugoslawien/dtext/ursachen.htm#>, consulté le 14 09 2012 et Der Spiegel, 31/1991 p. 122-124.
3. Sur la guerre de Yougoslavie voir Tatjana Butorac : Der Balkankrieg von 1991-1995 – Ursachen und Hintergründe, GRIN Verlag 1999).
4. Cf. « Man war Ende der 1930er Jahre im Banat mit sich und aller Welt zufrieden. » In : Keine Heimkehr nach Gross-B Porträt des Schriftstellers Ivan Ivanji).
5. Cf. "Mit dem Staat Titos – entstanden aus dem Partisanenkampf gegen die nationalsozialistische Besatzung, erstarkt im Konflikt mit Stalin, anerkannt in seiner Blockfreiheit – konnte sich Ivanji identifizieren : « Wenn man auf die Frage, woher man denn komme, antwortete : 'aus Jugoslawien', konnte man stolz die Nase heben ». In : Keine Heimkehr nach Gross-B Porträt des Schriftstellers Ivan Ivanji.
6. Ivan Ivanji : Die Tänzerin und der Krieg, Wien, Picus Verlag, 2002. Pour les références nous utiliserons le sigle TK suivi des numéros de pages.

7. TK p. 171 « Was haben wir in Serbien noch zu suchen? Ich bin zu alt und zu feige, allein gegen das Übel zu kämpfen, außerdem ekle ich mich dort vor allem, vor der Opposition nicht weniger als vor dem Regime. »
8. Cf. Gérard Genette : *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.
9. Cf. Xavier Bougarel : *Bosnie Anatomie d'un conflit*, La Découverte, Paris, 1996, p. 81-82.
10. TK 9 : « In Belgrad sah man zwischen Deutschen und Juden keinen Unterschied. Etwas schrecklich Fremdes und daher Unheimliches waren beide, Deutsche und Juden. »
11. TK 11 : « Du, als Tochter eines gefallenen Partisanenkämpfers, eines Helden unserer Revolution, machst seinem Andenken Schande ! »
12. TK 106 : « Hundertmal hatte Daria die Geschichte gehört, wie ihr Vater seine Kompanie im Winter 1942 über den Berg Igman geführt hatte. Der Igmanmarsch war in die Schulbücher eingegangen. »
13. TK 51 : « Daria findet in ihrer Vergangenheit immer gute Erinnerungen. Und an dem Schlimmen, das ihr widerfahren ist, war immer irgend jemand, der sehr fern war, schuld. Ihre Jugend und die erste Nachkriegszeit bleiben verklärt. Ist nicht alles so wunderschön gewesen ? »
14. TK 159 : « Nur ihm erzählte sie, dass sie sich als elternlos aufgewachsenes Kind ihr ganzes Leben lang als Krüppel gefühlt hatte. »
15. Sur les inégalités sociales comme sources de l'éclatement de la Fédération de Yougoslavie voir Thomas Schuller-Götzburg : *Erinnerungen an Jugoslawien. Das Jahrzehnt der Zerstörung 1991-2001*, Edition Balkan, Wien, Belgrad [2002], p. 17-18, 161 ; voir aussi Tatjana Butorac : *Der Balkankrieg von 1991-1995 – Ursachen und Hintergründe*, GRIN Verlag, 1999, p. 8.
16. TK 97 : Ärgerlich unterbrach sie der junge Zeichenlehrer : « Dafür sind wir gut. Um Kohlen zu schleppen. Und wie Vieh im Keller zu leben. Das muss aufhören ! »
17. TK 99 : « Daria benetzte die Schläfen mit dem Eiswasser aus dem See. Griechen, Slawen, Kelten. Was war sie selbst, was waren im Vergleich zu dieser Vergangenheit heute Serben, Türken, Albaner ? »
18. TK 101 : « Es war aber zum ersten Mal, dass sie [Daria] ein kleiner Schauer ergriff, weil sie sah, dass sich Menschen misstrauten, nur weil sie einer anderen Volksgruppe angehörten. »
19. Sur les tensions entre Serbes et Slovènes, voir Thomas Schuller-Götzburg, p. 25.
20. TK 129 : « Als sie [Daria] und ihre Tischgesellschaft lange warten mussten, schimpfte sie überlaut dem Kellner nach : Das ist ein Ustaschi ! Der scharwenzelt nur um die Deutschen herum ! »
21. TK 160 : « Vergiss nie, wo immer du dich in der Welt herumtreibst, du bist und bleibst eine Serbin ! » schrie Tante Radmila.
22. TK 146 : « Dann fuhr sie [Daria] nach Paris. Einfach, um die Stadt zu sehen. Jugoslawische Staatsbürger hatten keine Visaprobleme. Wenn man auf die Frage, woher man denn komme, antwortete : "Aus Jugoslawien !" , konnte man stolz die Stupsnase heben. Daria sagte : Wir haben eine Freiheit, von der man im Osten, und eine soziale Sicherheit, von der man im Westen nur träumen kann. » Sur le prestige international de la Yougoslavie voir Thomas Schuller-Götzburg, p. 18.
23. Voir Thomas Schuller-Götzburg, p. 45, 161 et Tatjana Butorac, p. 8.
24. Voir Xavier Bougarel, *Bosnie anatomie d'un conflit*, p. 81-82.
25. Voir Thomas Schuller-Götzburg, p. 92-93.
26. TK 170 : « Daria hatte in der Schule gelernt, die Tschetniks hätten gemeinsam mit den Deutschen gegen die Partisanen gekämpft, jetzt hiess es auf einmal, sie seien die wahren Freiheitskämpfer und Tito ein Serbenfresser gewesen ». Voir aussi Xavier Bougarel, p. 41-42.
27. TK 198 : « Es ist schön, zu Hause zu sein », sagte er [Peter] ruhig. « Jedesmal, wenn wir in Wien ankommen, freue ich mich, aber wenn wir hier sind, bin ich auch zufrieden, sehr zufrieden. Es ist uns wirklich gelungen, zwei Heime zu haben und in beiden glücklich zu sein, das bedeutet doch, doppelt glücklich, nicht wahr, Daria ? »

RÉSUMÉS

L'œuvre d'Ivan Ivanji, auteur juif serbe, est en langue serbe et, depuis son exil à Vienne, en langue allemande. La vie de l'auteur a été marquée par deux tragédies, celle de l'holocauste et celle de la folie nationaliste. Le roman retrace la biographie d'une danseuse depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la guerre de Yougoslavie. La présente contribution s'attache à étudier comment se construit, dans une tension entre désirs personnels et injonctions du système, une identité hybride dans un contexte ethnique, politique, culturel complexe et comment l'intégration de la dimension d'altérité conduit finalement à l'émancipation, la résistance et l'engagement humanitaire. Elle donne à voir une artiste démunie devant le déchaînement de haine nationaliste et de violence ethnique, incrédule devant l'effondrement du rêve titiste de fraternité et d'unité et à la recherche d'une réponse. Celle-ci viendra du couple Daria-Peter, elle montre qu'en eux la si fragile humanité a été préservée et continue d'interpeller les consciences. Au fond cela signifie qu'ils sont restés fidèles à cette « Heimat » perdue extérieurement, qu'ils l'ont intériorisée et qu'elle continue à être vivante et active à travers eux. Dans ce roman Ivan Ivanji s'affirme comme cet esprit cosmopolite fidèle à ses origines multiethniques, multilingues et multiculturelles qui a su trouver dans son expérience de vie tragique cet équilibre intérieur qui le rend capable de discerner le mal comme tel et d'agir en conséquence et de se poser comme une conscience libre et bienveillante.

The novels of Ivan Ivanji, a Jewish Serbian writer, are written both in Serbian and German, a language he has used ever since his arrival in Vienna as an exile. The author's life has been marked with two tragedies: the Holocaust and the nationalist madness. The novel relates the life of a dancer from the end of the Second World War to the Yugoslav wars. This article analyses the way in which a hybrid identity emerges from the confrontation between personal ambitions and state orders, in a complex ethnic, political and cultural context. It examines how integrating an element of otherness ultimately leads to emancipation, resistance and humanitarian commitment. It emphasizes an artist's distress in front of the rising tide of nationalist hatred and ethnic violence, her incredulity in the face of the collapse of titist dreams of brotherhood and unity, and her quest for answers. The couple formed by Daria and Peter eventually provides an answer resting on the fragile human condition, which has been preserved and continues to call on people of conscience. In the end it means that they have remained faithful to the "Heimat" they have lost outside but kept inside, which is alive and kicking in them. In this novel, Ivan Ivanji embodies the cosmopolitan spirit fed by multiethnic, multilingual and multicultural origins. His tragic life experience has nurtured inner balance, which enables him to identify evil and act accordingly, but also to behave as an independent and benevolent man of conscience.

Der jüdisch-serbische Schriftsteller Ivan Ivanji hat sein Werk in serbischer Sprache und seit seinem Exil in Wien auch in deutscher Sprache verfasst. Sein Leben wurde durch ein doppelt tragisches Schicksal geprägt : den Holocaust und den nationalistischen Wahn. Im Roman wird das Leben einer Tänzerin von der Nachkriegszeit bis zum Krieg in Jugoslawien beschrieben. Der Artikel analysiert wie sich in der Konfrontation zwischen persönlichen Bestrebungen und den Forderungen des Systems eine hybride Identität in einem ethnisch, politisch, kulturell komplexen Kontext konstruiert und wie die Integration der Dimension des Fremden schliesslich zur Emanzipation, Widerstand und humanitärem Engagement führt. Es wird aufgezeigt, wie ohnmächtig eine Künstlerin gegenüber der Entfaltung des nationalistischen Hasses und der ethnischen Gewalt ist, wie ungläubig sie vor dem Zusammenbruch des Titoischen Traumes von der Brüderlichkeit und Einigkeit steht und wie verbissen sie nach einer Antwort ringt. Diese wird von dem Ehepaar Daria und Peter gegeben, sie zeigt, dass in ihnen die so labile an das Gewissen

appellierende Humanität erhalten geblieben ist. Im Grunde bedeutet dies, dass beide der Heimat treu geblieben sind, die äusserlich verloren ist, aber innerlich weiter in ihnen lebt und wirkt. In diesem Roman erweist sich Ivan Ivanji als ein kosmopolitischer Geist, der seinem multiethnischen, multikulturellen und mehrsprachigen Erbe treu gebliebenen ist. In der Erfahrung eines tragischen Schicksals hat er das innere Gleichgewicht errungen, das ihn dazu befähigt, das Böse als solches zu erkennen, konsequent darauf zu reagieren und sich als freies und wohlwollendes Subjekt zu geben.

AUTEURS

BERNARD BACH

Universität Charles-de-Gaulle - Lille 3